

### ***L'Âge d'or de la peinture danoise***

*« Mes photographies ne sont ni militantes ni objectives, je ne témoigne de rien, n'ai aucun message à délivrer ni point de vue à faire valoir. »*  
(Jean-Loup Sieff)

L'exposition du Petit Palais, qui ne fermera pas ses portes avant le 3 janvier, a donné au Témoin gaulois l'occasion de combler une faible partie de son ignorance encyclopédique dont il mesure mieux l'étendue à mesure qu'il avance en âge. Et de passer deux heures d'émerveillement qu'il vous engage à partager.

Que savait du Danemark, de son histoire et de ses arts, un bachelier français très moyen au début des années 1950 ? Très peu de choses en vérité. Il était capable de le désigner sur une carte muette, ainsi que les autres pays scandinaves dont il avait partagé l'aventure au temps des Vikings et qu'il a jadis contrôlés, et de citer le nom de sa capitale, Copenhague. Il savait qu'en 1864 il avait perdu deux provinces méridionales, le Schleswig et le Holstein, au cours d'une guerre avec la Prusse, et il se le représentait comme un plat pays où, croyait-il, on devait beaucoup s'ennuyer. Et puis il y avait *Hamlet*, bien sûr : « *Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark* ». La première chose que cette exposition lui apprendra, bien tardivement, c'est que ce petit pays qu'il considérait comme marginal a eu lui aussi, dans le domaine artistique en particulier, son « siècle d'or », ce qui suppose une grande prospérité économique et quelques antécédents, comme par exemple cette Académie royale des Beaux-Arts, fondée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'enseignement y fut longtemps figé : la première année était consacrée au dessin

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours X

à partir de plâtres reproduisant des œuvres antiques Cela doit rappeler quelque chose à nos condisciples du lycée Chaptal, où on s'ennuyait ferme en classe de dessin à représenter des bustes et des feuilles d'acanthé. Le seul artiste qui soit issu de la promotion du Témoin gaulois fut, sauf erreur, le grand photographe Jean-Loup Sieff, à qui les servitudes d'une longue formation ont été épargnées et qui se flattait de n'avoir travaillé que pour le plaisir, ce qui paraît avoir été le cas de ces peintres danois, dès qu'on leur avait lâché la bride sur le cou. Mais l'Académie était dans ce royaume le seul lieu où on apprenait à peindre et à partir duquel, si on s'y était distingué, on pouvait se faire connaître et même s'échapper vers d'autres cieux, en particulier Rome et Paris.

Deux heures de visite seulement pour rencontrer deux cents œuvres ? Car les responsables de cette exposition ont voulu donner une vue exhaustive de la période couverte, de 1801 à 1864. Ce choix contraint le visiteur à passer devant beaucoup d'œuvres académiques (peinture de bataille, sujets antiques ou religieux...) dépourvues d'intérêt, même quand elles sont signées des grands noms qu'il découvre : un simple coup d'œil suffit pour les apprécier et passer son chemin. Et puis, avouons-le, les deux dernières salles pâtissent de la saturation qu'on finit par ressentir devant les expositions trop vastes. Du moins pour un vulgaire amateur. Les spécialistes seront trop heureux d'y passer la journée ou d'y revenir. Une autre manière très appréciée par les temps qui courent est de s'arrêter dix secondes devant chaque tableau pour le photographier : cinq pour la toile, cinq pour la notice. On ne saurait trop la recommander : bien sûr, on ne moissonne ainsi que de mauvaises reproductions, mais on réduit les risques de mauvaises rencontres virales et on facilite

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours X

l'accès aux œuvres des autres visiteurs. Lesquels, en cent-vingt minutes, peuvent apprendre des noms qui le méritent : ceux par exemple de Christoffer Wilhelm Eckersberg (1783–1853), qui a formé Christen Købke (1810–1848), Constantin Hansen (1804–1880), Martinus Rørbye 1803-1848) qui fut son disciple préféré. Seule parmi ces peintres à s'être formée à l'étranger, la Polonaise Elisabeth Baumann (1819–1881), née de parents allemands et qui étudia à Düsseldorf, ne parvint jamais à s'imposer à Copenhague malgré sa renommée internationale et son mariage avec le sculpteur Jensen Adolph Jerichau (1816-1883). Vilhelm Hammershøi (1864-1916), qui a eu les honneurs d'une exposition entièrement dédiée à son œuvre l'an dernier en ce même lieu, n'appartient évidemment pas à cette période.

Pour nous guider, Christoffer Wilhelm Eckersberg (1783-1853), le maître, est un excellent guide. On dit qu'il enseignait à ses disciples à « *peindre ce qu'ils voient* », et introduisit les modèles nus à l'Académie, innovation hardie dans ce pays luthérien. Ces malheureux sont à plaindre, obligés à tenir longtemps des poses acrobatiques, si on en croit l'instructive *Classe de modèle vivant à l'Académie des beaux-arts de Copenhague* de Wilhelm Bendz (1826). Espérons que les dames étaient mieux traitées, mais l'exposition ne donne qu'un ou deux exemples de nus, en particulier *Femme tressant ses cheveux de Ludvig August Smith*, 1839 dont le modèle, Trine Nielsen, a été peint simultanément par Eckersberg : son *Nu assis* ou *Le Modèle* est conservé au Louvre, et un jeune homme allongé caressant un chien, tableau dont le Témoin gaulois n'a pas retrouvé les références. Ce qui retient d'abord l'attention, ce sont les paysages. Après un passage à Paris d'où il rapporte en belle plongée, *Le Pont Royal vu depuis le quai Voltaire* (1812), Eckersberg a exprimé l'éblouissement de l'Italie (*Vue à*

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours X

*travers trois arches du troisième étage du Colisée*, 1815), *Les escaliers de marbre menant à Santa Maria in Aracoeli à Rome* (1814-1816), ouvrant la voie à Martinus Rørbye (*Loggia à Procida*, 1835, *Vue d'une place d'Amalfi*, 1836). Comme lui, ses disciples aimeront à peupler d'anecdotes les paysages urbains (Martinus Rørbye, *La prison de l'hôtel de ville et le palais de Justice de Copenhague* (1831). Eckersberg excelle aussi à rendre les ciels nuageux (*Brick de la marine danoise*, vers 1827) du Danemark, pays dont ses élèves exploreront tous les aspects : *Vue depuis la fenêtre du peintre* (Martinus Rørbye, 1825, la fenêtre dont la claire-vue est décorée d'un rideau de dentelle et l'appui garni de pots de fleurs ouvre sur un étroit jardin prolongé par une profonde perspective marine ou lacustre), plongée de la *Vue du haut d'un grenier à blé dans la citadelle de Copenhague*, 1831, *Vue depuis la citadelle, côté nord* (Christen Købke, 1834), lumineuse, et *Vue du lac Sortedam à Dosseringen en direction de Nørrebro, à Copenhague* (vers 1838), brumeuse, rivages austères du nord avec les à-plats de Carl Dahl (*Larsens Plads à Copenhague*, 1840 et les paysages romantiques de Zélande de Johan Thomas Lundbye, foisonnement du *Champ d'avoine à Vejby* (Peter Christian Skovgaard, 1843) et de la *Forêt de hêtres en mai. Iselinge Zélande* (Peter Christian Skovgaard, 1857). Souvent, le cadre urbain se resserre. Frederik Sødring peint l'*Arrière-cour du palais de Charlottenborg* (1828), Købke la masse énorme du *Château de Frederiksborg vu de Jaeger Bakken* (1835) dans les tons sépia.

Si les paysages dominant dans notre souvenir, deux autres genres sont admirablement représentés. En premier lieu, le portrait, où excellent en particulier, pour les enfants, sujets réputés difficiles, dont les sentiments et les caractères sont saisis avec beaucoup d'empathie et d'acuité, Constantin Hansen (*Signe*

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours X

et *Henriette Hansen, soeurs de l'artiste*, 1826, *Petite fille, Elise Købke, avec une tasse*, 1850) et Christen Købke (*Portrait d'Adolphine Købke* (1820 - 1880), *soeur de l'artiste*, 1832, mais les portraits d'adultes, seuls ou en groupe, sont également bien représentés : *Portrait du peintre Frederik Sødring*, 1832 et *Le Sculpteur Hermann Ernst Freund*, 1838 du même et, de Wilhelm Bendz, *Portrait de l'anatomiste Henrik Carl Bang Bendz*, son frère, 1829, *Portrait d'une femme âgée*, *Portraits de James Chamberlain et sa femme*, etc.. Enfin parmi les natures morte, plus rares, on retient, bien qu'elle soit au-delà de la période assignée la *Corbeille avec des roses et d'autres fleurs*, 1869, d'Otto Diderich Ottesen, qui mêle fleurs et fraises avec une précision de botaniste. Elle figure dans une salle qui a pour thème les rapports étroits entretenus pendant l'âge d'or danois entre peinture et science. Rien de nouveau ni d'étonnant dans ce constat : de la Renaissance, où Léonard de Vinci réunit les deux aspects en sa personne, au futurisme en passant par l'impressionnisme, pour ne citer que les exemples qui viennent immédiatement à l'esprit, la science a souvent influencé la peinture, et les relations directes entre artistes et savants n'ont jamais manqué. C'est bien le contraire qui serait étonnant !

Les peintres danois, en leur âge d'or, ne se distinguent pas vraiment de leurs confrères européens de la même époque, aux yeux du profane du moins, par leurs sujets ou leurs techniques picturales, qu'ils maîtrisent remarquablement. Le plaisir que procure cette exposition provient de la découverte d'horizons, de talents et même de génies jusqu'alors ignorés. Grands dieux, comme nous étions, au sens où l'on entendait ce mot du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, provinciaux, avant la mondialisation !

Lundi 26 octobre 2020